

Jean Epstein, dans « Zénit », suppose à l'appareil de prises de vues un cerveau de métal dont le film serait la conscience inquiétante. Par extension, il dénie au gramophone actuel toute valeur propre parce que trop près de « Faust » et des sonneries de trompettes. Qui exprimera la qualité du disque ?

Moins fait pour la musique — accident trop longtemps perpétué — que pour les bruits, les exprimera-t-il en les choisissant et les déformant selon l'argent et l'ébonite ? Les luthiers trouvèrent à fâtons des rapports merveilleux entre le verni des violons et le cœur des hommes. Les peintres savent depuis longtemps que pétrir les couleurs d'huile ou de gouache est plus délicat que rechercher le contour de la lumière. Aujourd'hui les chimistes et les opticiens ont introduit la notion de quantité abandonnée depuis les expériences charmantes du « canon de la beauté humaine et de la section d'or » — et déjà selon les réactions et la courbure des lentilles, ils dosent la photogénie.

Parce que je ne me suis jamais regardé passer de ma fenêtre, je souhaite un personnage *absent* de l'écran. Comme moi il doit incliner la tête pour voir ses mains et son costume, et loucher pour voir le bout de son nez. Je le connais comme je me connais moi-même par les reflets que m'en donnent les miroirs et les glaces des devantures. Je m'identifie absolument à lui. De même que, lors de la projection d'une excursion tournée dans les Alpes, j'étais la locomotive entrant dans le tunnel, je suis celui qui *continûment* : fume la pipe, se promène, monte l'escalier, reçoit un coup de poing, roule à terre, se relève, suit la foule, se couche les yeux au plafond, s'endort, rêve, etc... Je suis assis dans le fauteuil 243.

Voilà un moyen de *changer de peau* qui montrerait que le lyrisme (de lyre) n'est pas synonyme de chansons, mais de conscience psychologique.

R. V.